

Le monde comme représentation

Roger Chartier

Annales. Histoire, Sciences Sociales, Année 1989, Volume 44, Numéro 6
p. 1505 - 1520

[Voir l'article en ligne](#)

CHARTIER This article first examines historians responses to the two challenges successively made to their discipline that by the victorious social sciences in the and that by return to the political realm based on the present late philosophy of the sub ject After characterizing the changes in historical work abandoning in its practice the project of global history the territorial definition of objects of research and the pri macy of social classifications) this article puts forward three proposals based on par ticular field of research that crosses the study of texts the history of the printed work and the analysis of practices to place the notion of representation at the center of re-evaluation of the relationship between social structures and cultural practices to detect the most socially rooted gaps in the most formal apparati whether textual or material and to relate the production of works and the organization of practices to forms of the exercice of power

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

LE MONDE COMME REPRÉSENTATION

ROGER CHARTIER

L'éditorial du printemps 1988 des *Annales* appelle les historiens à une réflexion commune à partir d'un double constat. D'une part, il affirme l'existence d'une « crise générale des sciences sociales », repérable dans l'abandon des systèmes globaux d'interprétation, de ces « paradigmes dominants » qu'avaient été, un temps, le structuralisme ou le marxisme, comme dans le rejet proclamé des idéologies qui avaient porté leur succès (entendons l'adhésion à un modèle de transformation radicale, socialiste, des sociétés occidentales capitalistes et libérales). D'autre part, le texte n'applique pas à l'histoire l'intégralité d'un tel diagnostic puisqu'il conclut : « Le moment ne nous paraît pas venu d'une crise de l'histoire dont certains acceptent, trop commodément, l'hypothèse ». L'histoire est donc vue comme une discipline encore saine et vigoureuse, et pourtant traversée d'incertitudes dues à l'épuisement de ses alliances traditionnelles (avec la géographie, l'ethnologie, la sociologie) et à l'effacement des techniques de traitement comme des modes d'intelligibilité qui donnaient unité à ses objets et à ses démarches. L'état d'indécision qui la caractérise aujourd'hui serait donc comme le revers même d'une vitalité qui, de manière libre et désordonnée, multiplie les chantiers, les expériences, les rencontres.

Un diagnostic révoqué en doute

Pourquoi ce point de départ postulant simultanément la crise générale des sciences sociales et la vitalité maintenue, même si c'est au prix d'un éclectisme quelque peu anarchique, de l'histoire ? La stratégie à l'œuvre dans le texte (le terme étant pris ici, non au sens d'un calcul rationnel et conscient, mais comme désignant un ajustement plus ou moins automatique à une situation donnée) me paraît être commandée par le souci de préserver la discipline dans une conjoncture perçue comme marquée par le déclin radical des théories et des savoirs sur lesquels l'histoire avait étayé ses avancées dans les décennies soixante et soixante-dix. Le défi avait alors été lancé par les disciplines les plus récemment

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

institutionnalisées et les plus conquérantes intellectuellement : ainsi la linguistique, la sociologie ou l'ethnologie. L'assaut contre l'histoire a pu prendre des formes diverses, certaines structuralistes et d'autres pas, mais toutes mettaient en cause la discipline dans ses objets — à savoir le primat donné à l'étude des conjonctures, économiques ou démographiques, et des structures sociales — et dans ses certitudes méthodologiques, tenues pour mal assurées à l'aune des nouvelles exigences théoriques.

En proposant des objets d'étude demeurés jusque-là largement étrangers à une histoire vouée massivement à l'exploration de l'économique et du social, en proposant des normes de scientificité et des modes de travail démarqués des sciences exactes (par exemple la formalisation et la modélisation, l'explication des hypothèses, la recherche en équipe), les sciences sociales sapaient la position dominante tenue par l'histoire dans le champ universitaire. L'importation de nouveaux principes de légitimation dans le domaine des disciplines « littéraires » disqualifiait l'empirisme historien en même temps qu'elle visait à convertir la fragilité institutionnelle des nouvelles disciplines en hégémonie intellectuelle¹.

La réponse des historiens a été double. Ils ont mis en œuvre une stratégie de captation en se portant sur les fronts ouverts par d'autres. De là, l'apparition de nouveaux objets dans leur questionnaire : les attitudes devant la vie et la mort, les rituels et les croyances, les structures de parenté, les formes de sociabilité, les fonctionnements scolaires, etc. — ce qui était constituer les nouveaux territoires de l'historien par l'annexion des territoires des autres (ethnologues, sociologues, démographes). De là, corollairement, le retour massif à l'une des inspirations fondatrices des premières *Annales*, celles des années trente : l'étude des outillages mentaux que la domination de l'histoire des sociétés avait quelque peu reléguée au second plan. Sous le terme d'*histoire des mentalités* ou, parfois, de *psychologie historique* était délimité un domaine de recherche, distinct tant de la vieille histoire des idées que de celle des conjonctures et des structures. Sur ces objets neufs (ou retrouvés) pouvaient être mis à l'épreuve des modes de traitement inédits, empruntés aux disciplines voisines : ainsi les techniques de l'analyse linguistique et sémantique, les outils statistiques de la sociologie ou certains modèles de l'anthropologie.

Mais cette captation (des territoires, des techniques, des marques de scientificité) ne pouvait être pleinement profitable qu'à la condition que rien ne soit abandonné de ce qui avait fondé la force de la discipline, portée par le traitement quantitatif de sources massives et sérielles (registres paroissiaux, mercuriales de prix, actes notariés, etc.). En ses formes majoritaires, l'histoire des mentalités s'est donc construite en appliquant à de nouveaux objets les principes d'intelligibilité préalablement éprouvés dans l'histoire des économies et des sociétés. D'où ses caractéristiques spécifiques : la préférence donnée au plus grand nombre, donc à l'investigation de la culture tenue pour populaire, la confiance dans le chiffre et la série, le goût pour la longue durée, le primat accordé au découpage socioprofessionnel. Les traits propres de l'histoire culturelle ainsi définie, qui articule la constitution de nouveaux domaines de recherche avec la fidélité aux postulats de l'histoire sociale, sont la traduction de la stratégie de la discipline qui se donnait une légitimité scientifique renouvelée — gage du maintien de sa centralité institutionnelle — en récupérant à son

bénéfice les armes qui auraient dû la terrasser. L'opération a été, comme l'on sait, un franc succès, nouant une alliance étroite et confiante entre l'histoire et les disciplines qui, un temps, avaient paru ses plus dangereuses concurrentes.

Le défi lancé à l'histoire en cette fin des années quatre-vingt est comme l'inverse du précédent. Il ne s'ancre plus dans une critique des habitudes de la discipline au nom des novations des sciences sociales, mais dans une critique des postulats des sciences sociales elles-mêmes. Les fondements intellectuels de l'assaut sont clairs : d'une part, le retour à une philosophie du sujet qui récuse la force des déterminations collectives et des conditionnements sociaux et qui entend réhabiliter « la part explicite et réfléchie de l'action » ; d'autre part, le primat accordé au politique supposé constituer « le niveau le plus englobant » de l'organisation des sociétés et, pour ce, fournir « une clé nouvelle pour l'architecture de la totalité ». L'histoire est donc appelée à reformuler ses objets (recomposés à partir d'une interrogation sur la nature même du politique), ses fréquentations (privilege étant donné au dialogue noué avec la science politique et la théorie du droit) et, plus fondamentalement encore, son principe d'intelligibilité, détaché du « paradigme critique » et redéfinie par une philosophie de la conscience. En une telle perspective, le plus urgent est donc de séparer aussi nettement que possible la discipline historique (sauvable au prix de « déchirantes révisions ») des sciences sociales autrefois dominantes (la sociologie et l'ethnologie) condamnées par leur attachement majoritaire à un paradigme obsolète².

De manière discrète et euphémisée, le diagnostic porté par l'éditorial des *Annales*, par son traitement différencié de l'histoire, qui serait à un « tournant critique », et des sciences sociales, qui seraient en « crise générale », me paraît partager quelque chose de cette position. D'où une question préalable : le constat proposé peut-il être accepté sans réserves ? Proclamer, après bien d'autres, que les sciences sociales sont en crise ne suffit pas à l'établir. Le reflux du marxisme et du structuralisme ne signifie pas de lui-même la crise de la sociologie et de l'ethnologie puisque, dans le champ intellectuel français, c'est justement à distance des représentations objectivistes proposées par ces deux théories référentielles que se sont construites les recherches les plus fondamentales, rappelant contre les déterminations immédiates des structures les capacités inventives des agents, et contre la soumission mécanique à la règle les stratégies propres de la pratique. La même remarque vaut *a fortiori* pour l'histoire restée fort rétive (hors quelques grandes exceptions) à l'emploi des modèles de compréhension forgés par le marxisme ou le structuralisme. De même, il ne semble pas que l'effet « retour de Chine », évoqué pour désigner les désenchantements et les abandons idéologiques de cette dernière décennie, ait beaucoup contribué à inquiéter et modifier la pratique des historiens car bien peu nombreux ont été ceux qui avaient fait le voyage de Pékin. Il en allait sans doute autrement dans les années soixante pour la génération d'historiens qui, au retour de Moscou, opposait à l'approche dogmatique d'un marxisme orthodoxe le projet neuf — aujourd'hui récusé — d'une histoire sociale quantitative.

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

Trois déplacements en forme de renoncement

Je voudrais donc suggérer que les véritables mutations du travail historique en ces dernières années n'ont pas été produites par une « crise générale des sciences sociales » (qu'il faudrait démontrer plus que proclamer) ou par un « changement de paradigme » (qui n'est pas devenu réalité du seul fait d'être ardemment souhaité par certains), mais qu'elles sont liées à la distance prise, dans les pratiques de recherche elles-mêmes, vis-à-vis des principes d'intelligibilité qui avaient gouverné la démarche historique depuis vingt ou trente ans. Trois étaient essentiels : le projet d'une histoire globale, capable d'articuler dans une même saisie les différents niveaux de la totalité sociale ; la définition territoriale des objets de recherche, volontiers identifiés à la description d'une société installée dans un espace particulier (une ville, un « pays », une région) — ce qui était la condition pour que soient possibles la collecte et le traitement des données exigées par l'histoire totale ; le primat accordé au découpage social considéré comme apte à organiser la compréhension des différenciations et des partages culturels. Or, cet ensemble de certitudes s'est progressivement fissuré, laissant le champ libre à une pluralité d'approches et de compréhensions.

En renonçant, de fait, à la description de la totalité sociale et au modèle braudélien, devenu intimidant, les historiens ont essayé de penser les fonctionnements sociaux en dehors d'une partition rigidement hiérarchisée des pratiques et des temporalités (économiques, sociales, culturelles, politiques) et sans que primat soit donné à un ensemble particulier de déterminations (qu'elles soient techniques, économiques ou démographiques). De là, les tentatives faites pour déchiffrer autrement les sociétés, en pénétrant l'écheveau des relations et des tensions qui les constituent à partir d'un point d'entrée particulier (un événement, obscur ou majeur, le récit d'une vie, un réseau de pratiques spécifiques) et en considérant qu'il n'est pas de pratique ni de structure qui ne soit produite par les représentations, contradictoires et affrontées, par lesquelles les individus et les groupes donnent sens au monde qui est le leur.

En renonçant à considérer les différenciations territoriales comme les cadres obligés de leur recherche, les historiens français ont détaché leur discipline de la démarche d'inventaire qu'elle avait reçue de l'école de géographie humaine. À la cartographie des particularités, dont la raison était à trouver dans la diversité des conditions géographiques, s'est substituée la recherche des régularités — ce qui est renouer avec la tradition, refusée par les *Annales* des années trente, de la sociologie durkheimienne et préférer l'établissement de lois générales, comme le voulait la morphologie sociale, à la description des singularités régionales³. De là, une question aiguë : comment penser l'accès du général dès lors qu'il n'est plus tenu comme la somme cumulée des constats particuliers ? On sait l'extrême diversité des réponses apportées, depuis celles qui demeurent fidèles à un repérage statistique des corrélations et des constantes jusqu'à celles qui plaident pour l'exemplarité de l'écart et qui, en maniant la notion paradoxale d'« exceptionnel normal », recherche le plus commun dans le moins ordinaire⁴.

Enfin, en renonçant à la primauté tyrannique du découpage social pour rendre compte des écarts culturels, l'histoire en ses derniers développements a

montré, tout ensemble, qu'il est impossible de qualifier les motifs, les objets ou les pratiques culturels en termes immédiatement sociologiques et que leur distribution et leurs usages dans une société donnée ne s'organisent pas nécessairement selon des divisions sociales préalables, identifiées à partir des différences d'état et de fortune. De là, les perspectives neuves ouvertes pour penser d'autres modes d'articulation entre les œuvres ou les pratiques et le monde social, sensibles à la fois à la pluralité des clivages qui traversent une société et à la diversité des emplois de matériaux ou de codes partagés.

Monde du texte et monde du lecteur : la construction du sens

C'est en accord avec ces trois déplacements, libérateurs par rapport à la tradition instituée, mais aussi producteurs d'incertitude en ce qu'ils ne constituent pas par eux-mêmes un système unifié de compréhension, que je voudrais maintenant formuler quelques propositions directement issues de mon expérience propre. Toute réflexion méthodologique s'enracine, en effet, dans une pratique historique particulière, dans un espace de travail spécifique. Le mien s'organise autour de trois pôles, généralement disjoints par les traditions académiques : d'une part, l'étude critique des textes, ordinaires ou littéraires, canoniques ou oubliés, déchiffrés dans leurs agencements et leurs stratégies ; d'autre part, l'histoire des livres et, au-delà, de tous les objets qui portent la communication de l'écrit ; enfin, l'analyse des pratiques qui, diversement, se saisissent des biens symboliques, produisant ainsi des usages et des significations différenciés. Au fil des travaux personnels ou des enquêtes collectives, une question centrale a sous-tendu cette approche : comprendre comment, dans les sociétés d'Ancien Régime, entre les ^{xvi}e et ^{xviii}e siècles, la circulation multipliée de l'écrit imprimé a transformé les formes de sociabilité, autorisé des pensées neuves, modifié les rapports au pouvoir⁵.

De là, l'attention placée sur la matière dont s'opère la rencontre entre le « monde du texte » et le « monde du lecteur » — pour reprendre les termes de Paul Ricoeur⁶. Plusieurs hypothèses ont guidé la recherche, que celle-ci ait été organisée à partir de l'étude d'une classe particulière d'objets imprimés (par exemple le corpus de la littérature de colportage), ou à partir de l'examen des pratiques de lecture, en leur diversité, ou encore à partir de l'histoire d'un texte particulier, proposé à des publics différents en des formes très contrastées. La première hypothèse tient l'opération de construction de sens effectuée dans la lecture (ou l'écoute) comme un processus historiquement déterminé dont les modes et les modèles varient selon les temps, les lieux, les communautés. La seconde considère que les significations multiples et mobiles d'un texte sont dépendantes des formes à travers lesquelles il est reçu par ses lecteurs (ou ses auditeurs).

Ceux-ci, en effet, ne sont jamais confrontés à des textes abstraits, idéaux, détachés de toute matérialité : ils manient des objets dont les organisations commandent leur lecture, partant leur appréhension et leur compréhension du texte lu. Contre une définition purement sémantique du texte, il faut tenir que les formes produisent du sens, et qu'un texte stable dans sa lettre est investi d'une signification et d'un statut inédits lorsque changent les dispositifs de l'objet typographique qui le propose à la lecture.

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

Il faut tenir, aussi, que la lecture est toujours une pratique incarnée dans des gestes, des espaces, des habitudes. A distance d'une phénoménologie de la lecture qui efface toutes les modalités concrètes de l'acte de lire et le caractérise par ses effets, postulés comme universels⁷, une histoire des manières de lire doit identifier les dispositions spécifiques qui distinguent les communautés de lecteurs et les traditions de lecture. La démarche suppose la reconnaissance de plusieurs séries de contrastes. Entre des compétences de lecture, tout d'abord. Le clivage, essentiel mais fruste, entre alphabétisés et analphabètes n'épuise pas les différences dans le rapport à l'écrit. Tous ceux qui peuvent lire les textes ne les lisent pas de semblable façon, et l'écart est grand entre les lettrés virtuoses et les moins habiles des lecteurs, obligés d'oraliser ce qu'ils lisent pour pouvoir le comprendre, à l'aise seulement avec certaines formes textuelles ou typographiques. Contrastes, également, entre des normes de lecture qui définissent, pour chaque communauté de lecteurs, des usages du livre, des façons de lire, des procédures d'interprétation. Contrastes, enfin, entre les attentes et les intérêts fort divers que les différents groupes de lecteurs investissent dans la pratique de lire. De ces déterminations, qui règlent les pratiques, dépendent les manières dont les textes peuvent être lus, et lus différemment par des lecteurs qui ne disposent pas du même outillage intellectuel et qui n'entretiennent pas un même rapport à l'écrit.

« New readers make new texts, and their meanings are a function of their new forms »⁸. D. F. McKenzie a désigné avec grande acuité le double ensemble de variations — variations des dispositions des lecteurs, variations des dispositifs des textes et des objets imprimés qui les portent — que doit prendre en compte toute histoire qui pose comme centrale la question des modalités contrastées de la construction du sens. C'est dans l'espace ainsi tracé que s'inscrit tout travail situé à la croisée d'une histoire des pratiques, socialement et historiquement différenciées, et d'une histoire des représentations, inscrites dans les textes ou produites par les individus. Une telle perspective a plusieurs corollaires. D'une part, elle définit un type de recherche qui, nécessairement, associe les techniques d'analyse des disciplines peu habituées à une semblable proximité : la critique textuelle, l'histoire du livre, en toutes ses dimensions, l'histoire socioculturelle. Plus qu'un travail interdisciplinaire — qui suppose toujours une identité stable et distincte aux disciplines qui passent alliance —, c'est plutôt un découpage inédit d'objet qui est proposé là, impliquant l'unité du questionnaire et de la démarche, quelle que soit l'origine disciplinaire de ceux qui les partagent (historiens de la littérature, historiens du livre, ou historiens des mentalités dans la tradition des *Annales*). D'autre part, cette interrogation sur les effets du sens des formes matérielles conduit à donner (ou redonner) une place centrale dans le champ de l'histoire culturelle aux savoirs les plus classiquement érudits : par exemple ceux de la *bibliography*, de la paléographie ou de la codicologie⁹. Parce qu'ils permettent de décrire rigoureusement les dispositifs matériels et formels à travers lesquels les textes atteignent leurs lecteurs, ces savoirs techniques, trop longtemps négligés par la sociologie culturelle, constituent une ressource essentielle pour une histoire des appropriations.

Cette notion paraît centrale pour l'histoire culturelle à condition, toutefois, d'être reformulée. Cette reformulation, qui met l'accent sur la pluralité des emplois et des compréhensions et sur la liberté créatrice — même si elle est

réglée — des agents que n'obligent ni les textes ni les normes, s'écarte, en premier lieu, du sens que Michel Foucault donne au concept en tenant « l'appropriation sociale des discours » comme l'une des procédures majeures par lesquelles les discours sont assujettis et confisqués par les individus ou les institutions qui s'en arrogent le contrôle exclusif¹⁰. Elle s'éloigne également du sens que l'herméneutique donne à l'appropriation, pensée comme le moment où « l'application » d'une configuration narrative particulière à la situation du lecteur refigure sa compréhension de soi et du monde, donc son expérience phénoménologique tenue pour universelle et soustraite à toute variation historique¹¹. L'appropriation telle que nous l'entendons vise une histoire sociale des usages et des interprétations, rapportés à leurs déterminations fondamentales et inscrits dans les pratiques spécifiques qui les produisent¹². Donner ainsi attention aux conditions et aux processus qui, très concrètement, portent les opérations de construction du sens (dans la relation de lecture mais dans bien d'autres également) est reconnaître, contre l'ancienne histoire intellectuelle, que ni les intelligences ni les idées ne sont désincarnées, et, contre les pensées de l'universel, que les catégories données comme invariantes, qu'elles soient philosophiques ou phénoménologiques, sont à construire dans la discontinuité des trajectoires historiques.

De l'histoire sociale de la culture à une histoire culturelle du social

La démarche suppose que distance soit prise à l'égard des principes qui fondaient l'histoire sociale de la culture en son acception classique. Un premier écart a été marqué vis-à-vis d'une conception étroitement sociographique qui postule que les clivages culturels sont organisés nécessairement selon un découpage social construit préalablement. Il faut, je crois, récuser cette dépendance qui rapporte les différences dans les habitudes culturelles à des oppositions sociales données *a priori*, soit à l'échelle de contrastes macroscopiques (entre les élites et le peuple, entre les dominants et les dominés), soit à l'échelle de différenciations plus menues (par exemple entre les groupes sociaux hiérarchisés par les niveaux de fortune et les activités professionnelles).

En effet, les partages culturels ne s'ordonnent pas obligatoirement selon une grille unique du découpage social, supposée commander l'inégale présence des objets comme les différences dans les conduites. La perspective doit donc être renversée et dessiner, d'abord, l'aire sociale (souvent composite) où circulent un corpus de textes, une classe d'imprimés, une production ou une norme culturelle. Partir ainsi des objets, des formes, des codes, et non des groupes, amène à considérer que l'histoire socioculturelle a trop durablement vécu sur une conception mutilée du social. Privilégiant le seul classement socioprofessionnel, elle a oublié que d'autres principes de différenciation, eux aussi pleinement sociaux, pouvaient rendre raison, avec plus de pertinence, des écarts culturels. Ainsi les appartenances sexuelles ou générationnelles, les adhésions religieuses, les traditions éducatives, les solidarités territoriales, les habitudes de métier.

Par ailleurs, l'opération qui vise à caractériser les configurations culturelles à partir de matériaux supposés leur être spécifiques (ainsi, exemple classique, dans l'identification faite entre littérature de colportage et culture populaire)

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

paraît aujourd'hui doublement réductrice. D'une part, elle assimile la reconnaissance des différences aux seules inégalités de distribution ; d'autre part, elle ignore le processus par lequel un texte, une formule, une norme font sens pour ceux qui s'en emparent ou les reçoivent.

Soit l'exemple de la circulation des textes imprimés dans les sociétés d'Ancien Régime. La comprendre exige un double déplacement par rapport aux approches initiales. Le premier situe la reconnaissance des écarts les plus socialement enracinés dans les usages contrastés de matériaux partagés. Plus qu'on ne l'a longtemps écrit, ce sont les mêmes textes que s'approprient les lecteurs populaires et ceux qui ne le sont pas. Soit que des lecteurs d'humble condition soient mis en possession de livres qui ne leur étaient pas spécifiquement destinés (c'est le cas de Menocchio, le meunier du Frioul, lecteur des *Voyages* de Mandeville du *Décameron* ou du *Fioretto della Bibbia*, ou de Ménétra, le vitrier parisien, admirateur fervent de Rousseau¹³), soit que des libraires-imprimeurs inventifs et avisés mettent à la portée d'une très large clientèle des textes qui ne circulaient que dans le monde étroit des lettrés (c'est le cas avec la formule éditoriale connue sous le terme générique de Bibliothèque bleue, proposée aux plus humbles des lecteurs dès la fin du xvi^e siècle par les imprimeurs de Troyes). L'essentiel est donc de comprendre comment les mêmes textes — en des formes imprimées possiblement différentes — peuvent être diversement appréhendés, maniés, compris.

D'où, la nécessité d'un second déplacement portant attention sur les réseaux de pratique qui organisent les modes, historiquement et socialement différenciés, du rapport aux textes. La lecture n'est pas seulement une opération abstraite d'intellection : elle est mise en jeu du corps, inscription dans un espace, rapport à soi ou à l'autre. C'est pourquoi doivent être reconstruites les manières de lire propres à chaque communauté de lecteurs, à chacune de ces « interpretive communities » dont parle Stanley Fish¹⁴. Une histoire de la lecture ne peut se limiter à la seule généalogie de nos façons de lire, en silence et par les yeux, mais elle a pour tâche de retrouver les gestes oubliés, les habitudes disparues. L'enjeu est d'importance puisqu'il ne révèle pas seulement la distante étrangeté de pratiques anciennement communes, mais aussi les agencements spécifiques de textes composés pour les usages qui ne sont pas ceux de leurs lecteurs d'aujourd'hui. Ainsi aux xvi^e et xvii^e siècles, souvent encore, la lecture implicite du texte, littéraire ou non, est construite comme une oralisation, et son lecteur comme un lecteur à haute voix qui s'adresse à un public d'auditeurs. Destinée à l'oreille autant qu'à l'œil, l'œuvre joue avec des formes et des procédés aptes à soumettre l'écrit aux exigences propres de la « performance » orale. Des motifs maniés par le *Quijote* aux structures des livres qui constituent la Bibliothèque bleue, nombreux sont les exemples du lien tardivement maintenu entre le texte et la voix.

« Whatever they may do, authors do not write books. Books are not written at all. They are manufactured by scribes and other artisans, by mechanics and other engineers, and by printing presses and other machines »¹⁵. La remarque peut introduire à une autre révision. Contre la représentation, élaborée par la littérature elle-même, selon laquelle le texte existe en lui-même, séparé de toute matérialité, on doit rappeler qu'il n'est pas de texte hors le support qui le donne à lire (ou à entendre) et qu'il n'est pas de compréhension d'un écrit, quel qu'il

soit, qui ne dépende des formes dans lesquelles il atteint son lecteur. De là, la distinction indispensable entre deux ensembles de dispositifs : ceux qui relèvent des stratégies d'écriture et des intentions de l'auteur, ceux qui résultent d'une décision d'éditeur ou d'une contrainte d'atelier¹⁶.

Les auteurs n'écrivent pas des livres : non, ils écrivent des textes que d'autres transforment en objets imprimés. L'écart, qui est justement l'espace dans lequel se construit le sens — ou les sens —, a été trop souvent oublié, non seulement par l'histoire littéraire classique, qui pense l'œuvre en elle-même, comme un texte abstrait dont les formes typographiques n'importent pas, mais aussi par la *Rezeptionsästhetik* qui postule, malgré son désir d'historiciser l'expérience que les lecteurs ont des œuvres, une relation pure et immédiate entre les « signaux » émis par le texte — qui jouent avec les conventions littéraires acceptées — et « l'horizon d'attente » du public auquel ils sont adressés. Dans une telle perspective, « l'effet produit » ne dépend aucunement des formes matérielles qui portent le texte¹⁷. Pourtant, elles aussi contribuent pleinement à façonner les anticipations du lecteur vis-à-vis du texte et à appeler des publics nouveaux ou des usages inédits.

Représentations collectives et identités sociales

A partir de ce terrain de travail où se nouent le texte, le livre et la lecture, plusieurs propositions peuvent être formulées qui articulent de manière neuve les découpages sociaux et les pratiques culturelles. La première espère lever les faux débats engagés autour de la division, donnée comme universelle, entre l'objectivité des structures (qui serait le territoire de l'histoire la plus sûre, celle qui, en maniant des documents massifs, sériels, quantifiables, reconstruit les sociétés telles qu'elles étaient véritablement) et la subjectivité des représentations (à laquelle s'attacherait une autre histoire, vouée aux discours et située à distance du réel). Un tel clivage a profondément traversé l'histoire, mais aussi d'autres sciences sociales comme la sociologie ou l'ethnologie, opposant approches structuralistes et démarches phénoménologiques, les premières travaillant à grande échelle sur les positions et les relations des différents groupes, souvent identifiés à des classes, les secondes privilégiant l'étude des valeurs et des comportements de communautés plus restreintes, souvent tenues pour homogènes¹⁸.

Tenter de la surmonter exige, d'abord, de tenir les schèmes générateurs des systèmes de classification et de perception comme de véritables « institutions sociales », incorporant sous la forme de représentations collectives les divisions de l'organisation sociale — « Les premières catégories logiques ont été des catégories sociales ; les premières classes de choses ont été des classes d'hommes dans lesquelles ces choses ont été intégrées »¹⁹ —, mais aussi de tenir, corollairement, ces représentations collectives comme les matrices de pratiques constructrices du monde social lui-même — « Même les représentations collectives les plus élevées n'ont d'existence, ne sont vraiment telles que dans la mesure où elles commandent des actes »²⁰.

Ce retour à Marcel Mauss et Émile Durkheim et à la notion de « représentation collective » autorise à articuler, mieux sans doute que le

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

concept de mentalité, trois modalités du rapport au monde social : d'abord, le travail de classement et de découpage qui produit les configurations intellectuelles multiples par lesquelles la réalité est contradictoirement construite par les différents groupes qui composent une société ; ensuite les pratiques qui visent à faire reconnaître une identité sociale, à exhiber une manière propre d'être au monde, à signifier symboliquement un statut et un rang ; enfin, les formes institutionnalisées et objectivées grâce auxquelles des « représentants » (instances collectives ou individus singuliers) marquent de façon visible et perpétuée l'existence du groupe, de la communauté ou de la classe.

Une double voie est ainsi ouverte : l'une qui pense la construction des identités sociales comme résultant toujours d'un rapport de force entre les représentations imposées par ceux qui ont pouvoir de classer et de nommer et la définition, soumise ou résistante, que chaque communauté produit d'elle-même²¹ ; l'autre qui considère le découpage social objectivé comme la traduction du crédit accordé à la représentation que chaque groupe donne de lui-même, partant à sa capacité à faire reconnaître son existence à partir d'une exhibition d'unité²². En travaillant sur les luttes de représentation, dont l'enjeu est l'ordonnancement, donc la hiérarchisation de la structure sociale elle-même, l'histoire culturelle s'écarte sans doute d'une trop stricte dépendance par rapport à une histoire sociale vouée à l'étude des seules luttes économiques, mais elle fait aussi retour utile sur le social puisqu'elle place l'attention sur les stratégies symboliques qui déterminent positions et relations et qui construisent, pour chaque classe, groupe ou milieu, un être-perçu constitutif de son identité.

Pour l'historien des sociétés d'Ancien Régime, construire la notion de représentation comme l'instrument essentiel de l'analyse culturelle est investir d'une pertinence opératoire l'un des concepts centraux maniés dans ces sociétés mêmes. L'opération de connaissance est ainsi attachée à l'outillage notionnel que les contemporains utilisaient pour rendre leur propre société moins opaque à leur entendement. Dans les définitions anciennes (par exemple celle du *Dictionnaire universel* de Furetière dans son édition de 1727)²³, les entrées du mot « représentation » attestent deux familles de sens apparemment contradictoires : d'un côté, la représentation donne à voir une absence, ce qui suppose une distinction nette entre ce qui représente et ce qui est représenté ; de l'autre, la représentation est l'exhibition d'une présence, la présentation publique d'une chose ou d'une personne. Dans la première acception, la représentation est l'instrument d'une connaissance médiante qui fait voir un objet absent en lui substituant une « image » capable de le remettre en mémoire et de le « peindre » tel qu'il est. De ces images, certaines sont toutes matérielles, substituant au corps absent un objet qui lui ressemble ou non : ainsi les mannequins de cire, de bois ou de cuir qui étaient placés au-dessus du cercueil royal pendant les funérailles des souverains français et anglais (« Quand on va voir les princes morts dans leur lit de parade, on n'en voit que la *représentation*, l'effigie ») ou, plus généralement et plus anciennement, la litière funèbre vide et recouverte d'un drap mortuaire qui « représente » le défunt (« Représentation se dit aussi à l'église d'un faux cercueil de bois, couvert d'un voile de deuil, autour duquel on allume des cierges, lorsqu'on fait un service pour un mort »)²⁴. D'autres images jouent sur un registre différent : celui de la relation symbolique qui, pour Furetière, est « la représentation de quelque chose de moral par les images

ou les propriétés des choses naturelles (...). Le lion est le symbole de la valeur, la boule celui de l'inconstance, le pélican celui de l'amour maternel ». Un rapport déchiffrable est donc postulé entre le signe visible et le référent signifié — ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'il est nécessairement déchiffré tel qu'il devrait l'être.

La relation de représentation — ainsi entendue comme mise en rapport d'une image présente et d'un objet absent, l'une valant pour l'autre parce qu'elle lui est homologue — charpente toute la théorie du signe de la pensée classique, élaborée en sa plus grande complexité par les logiciens de Port-Royal²⁵. D'une part, ce sont ses modalités variables qui permettent de discriminer différentes catégories de signes (certains ou probables, naturels ou institués, adhérents à ou séparés de ce qui est représenté, etc.) et de caractériser le symbole par sa différence avec d'autres signes²⁶. D'autre part, en identifiant les deux conditions nécessaires pour qu'une telle relation soit intelligible (à savoir, la connaissance du signe comme signe, dans son écart à la chose signifiée, et l'existence de conventions réglant le rapport du signe à la chose), la *Logique* de Port-Royal pose les termes d'une question fondamentale : celle des possibles incompréhensions de la représentation, soit par manque de « préparation » du lecteur (ce qui renvoie aux formes et aux modes de l'inculcation des conventions), soit du fait de l'« extravagance » d'un rapport arbitraire entre le signe et le signifié (ce qui soulève la question des conditions mêmes de production des équivalences admises et partagées)²⁷.

D'une perversion de la relation de représentation, les formes de théâtralisation de la vie sociale dans la société d'Ancien Régime donnent l'exemple le plus manifeste. Toutes visent, en effet, à faire que la chose n'ait d'existence que dans l'image qui l'exhibe, que la représentation masque au lieu de peindre adéquatement ce qui est son référent. Pascal met à nu ce mécanisme de la « montre » qui manipule des signes destinés à donner le change — et non à faire connaître les choses telles qu'elles sont :

Nos magistrats ont bien connu ce mystère, leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'embaillottent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste est fort nécessaire ; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés ; la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire ; et par là, en effet, ils s'attirent le respect.

La relation de représentation est ainsi brouillée par la faiblesse de l'imagination, qui fait prendre le leurre pour le vrai, qui tient les signes visibles pour de sûrs indices d'une réalité qui n'est pas. Ainsi détournée, la représentation se mue en machine à fabriquer du respect et de la soumission, en un instrument qui produit une contrainte intériorisée, nécessaire là où fait défaut le possible recours à la force brute : « Les seuls gens de guerre ne sont pas déguisés de la

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle, ils s'établissent par la force, les autres par grimace »²⁸.

Toute réflexion engagée sur les sociétés d'Ancien Régime ne peut que s'inscrire dans la perspective ainsi tracée, doublement pertinente. En ce qu'elle considère la position « objective » de chaque individu comme dépendante du crédit qu'accordent à la représentation qu'il donne de lui-même ceux dont il attend reconnaissance. En ce qu'elle comprend les formes de domination symbolique, par « l'appareil » ou « l'attirail », comme écrit La Bruyère²⁹, comme le corollaire de l'absence ou de l'effacement de la violence immédiate. C'est donc dans le processus de longue durée d'éradication de la violence, devenue monopole de l'État absolutiste³⁰, qu'il faut inscrire l'importance croissante prise par les luttes de représentation dont l'enjeu est l'ordonnement, donc la hiérarchisation de la structure sociale elle-même.

Le sens des formes

Le constat peut mener à une seconde proposition qui vise à repérer les écarts les plus socialement enracinés dans les différences les plus formelles. Et ce, pour deux raisons possiblement contradictoires. D'une part, les dispositifs formels — textuels ou matériels — inscrivent dans leurs structures mêmes les attentes et les compétences du public qu'ils visent, partant s'organisent à partir d'une représentation de la différenciation sociale. D'autre part, les œuvres et les objets produisent leur aire sociale de réception bien plus qu'ils ne sont produits par des divisions cristallisées et préalables. Récemment, Lawrence W. Levine en a fait la démonstration en montrant que la manière dont étaient représentées les pièces de Shakespeare dans l'Amérique du XIX^e siècle (c'est-à-dire mêlées avec de multiples autres formes de spectacle empruntant à la farce, au mélodrame, au ballet, au cirque) avait créé un public très large, bruyant et remuant, qui allait bien au-delà de la seule élite bourgeoise et lettrée³¹. Ces dispositifs de représentation du drame shakespearien sont du même ordre que les transformations « typographiques » opérées par les éditeurs de la Bibliothèque bleue sur les œuvres qu'ils mettent à leur catalogue : les uns et les autres visent, en effet, à inscrire le texte dans une matrice culturelle qui n'est pas celle de ses destinataires premiers et à en permettre ainsi une pluralité d'appropriations.

Les deux exemples conduisent à considérer les différenciations culturelles, non pas comme la traduction de divisions statiques et figées, mais comme l'effet de processus dynamiques. D'un côté, la transformation des formes à travers lesquelles un texte est proposé autorise des réceptions inédites, partant crée de nouveaux publics et de nouveaux usages. D'un autre, le partage des mêmes biens culturels par les différents groupes qui composent une société suscite la recherche de distinctions neuves, aptes à marquer les écarts maintenus. La trajectoire du livre dans l'Ancien Régime français peut en fournir témoignage. Tout se passe comme si les différenciations entre les manières de lire s'étaient multipliées et affinées au fur et à mesure que l'écrit imprimé était devenu moins rare, moins confisqué, plus ordinaire. Alors que la seule possession du livre avait longtemps signifié d'elle-même une supériorité culturelle, ce sont les usages du livre, légitimes ou sauvages, et la qualité des objets typographiques,

soignés ou vulgaires, qui se trouvent progressivement investis d'une telle fonction.

C'est sans doute cette attention portée aux « formalités des pratiques » (selon l'expression de Michel de Certeau), qu'elles soient du côté de la production ou de celui de la réception, qui a le plus endommagé une manière classique d'écrire l'histoire des mentalités. D'abord, en l'obligeant à considérer les discours dans leurs dispositifs mêmes, leurs articulations rhétoriques ou narratives, leurs stratégies persuasives ou démonstratives. Les agencements discursifs et les catégories qui les fondent — ainsi les systèmes de classement, les critères de découpage, les modes de représentations — ne sont point réductibles aux idées qu'ils énoncent ou aux thèmes qu'ils portent. Ils ont leur logique propre — et une logique qui peut fort bien être contradictoire en ses effets avec la lettre du message. Seconde exigence : traiter les discours dans leur discontinuité et leur discordance. Longtemps, le chemin a paru aisé qui faisait conclure de l'analyse thématique d'un ensemble de textes à la caractérisation d'une « mentalité » (ou d'une « vision du monde » ou d'une « idéologie »), puis faisait passer de celle-ci à une assignation sociale univoque. La tâche paraît moins simple dès lors que chaque série de discours doit être comprise en sa spécificité, c'est-à-dire inscrite dans ses lieux (et milieux) de production et ses conditions de possibilité, rapportée aux principes de régularité qui l'ordonnent et la contrôlent, et interrogée dans ses modes d'accréditation et de véridiction. Réintroduire ainsi au cœur de la critique historique le questionnaire dressé par Foucault pour le traitement des « séries de discours » est certainement mutiler l'ambition totalisatrice de l'histoire culturelle, soucieuse de reconstructions globales. Mais c'est aussi la condition pour que les textes, quels qu'ils soient, que l'historien constitue en archives soient soustraits aux réductions idéologiques et documentaires qui les détruisaient en tant que « pratiques discontinues »³².

Figures du pouvoir et pratiques culturelles

Notre dernière proposition vise à réarticuler les pratiques culturelles sur les formes d'exercice du pouvoir. La perspective suppose que distance soit prise vis-à-vis du « retour au politique » qui semble avoir saisi une part de l'historiographie française. Fondée sur le primat de la liberté du sujet, pensé comme soustrait à toute détermination, et privilégiant l'offre d'idées et la part réfléchie de l'action, une telle position bute sur une double impuissance : elle ignore les contraintes non sues par les individus et qui pourtant règlent — en deçà des pensées claires et souvent malgré elles — les représentations et les actions ; elle suppose une efficacité propre aux idées et aux discours, séparés des formes qui les communiquent, détachés des pratiques qui, en s'en emparant, les investissent de significations plurielles et concurrentes.

Notre perspective est autre qui veut comprendre à partir des mutations dans le mode d'exercice du pouvoir (génératrices de formations sociales inédites) tant les transformations des structures de la personnalité que celles des institutions et des règles qui gouvernent la production des œuvres et l'organisation des pratiques. Le lien établi par Elias entre, d'une part la rationalité de cour — entendue comme une économie psychique spécifique, produite par les exi-

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

gences d'une forme sociale nouvelle, nécessaire à l'absolutisme — et, d'autre part les traits propres à la littérature classique — en termes de hiérarchie des genres, de caractéristiques stylistiques, de conventions esthétiques — désigne avec acuité le lieu d'un travail possible³³. Mais c'est aussi à partir des divisions instaurées par le pouvoir (par exemple entre les ^{xvi}e et ^{xviii}e siècles entre raison d'État et conscience morale, entre patronage étatique et liberté du for intime) que doivent être appréciées l'émergence d'une sphère littéraire autonome comme la constitution d'un marché des biens symboliques et des jugements intellectuels ou esthétiques³⁴. Un espace de la critique libre est ainsi établi où s'opère une progressive politisation, contre la monarchie de l'Ancien Régime, de pratiques culturelles que l'État avait un temps captées à son profit — ou qui étaient nées, en réaction à son emprise, dans la sphère du privé.

En un moment où, souvent, se trouve récusée la pertinence de l'interprétation sociale, que l'on ne prenne pas ces quelques réflexions et propositions comme l'indice d'un ralliement à une telle position. Tout au contraire, dans la fidélité critique à la tradition des *Annales*, elles voudraient aider à reformuler la manière d'arrimer la compréhension des œuvres, des représentations et des pratiques aux divisions du monde social que, tout ensemble, elles signifient et construisent.

Roger CHARTIER
EHESS

NOTES

1. Les données concernant les transformations morphologiques (poids numérique, capital scolaire et capital social des enseignants) des disciplines universitaires pendant la décennie soixante ont été rassemblées par P. BOURDIEU, L. BOLTANSKI et P. MALDIDIER, « La défense du corps », *Information sur les Sciences sociales*, X, 4, 1971, pp. 45-86. Elles constituent le socle statistique du livre de P. BOURDIEU, *Homo academicus*, Paris, Les Éditions de Minuit, « Le sens commun », 1984, 302 p.

2. Pour une formulation cohérente et radicale de ces propositions, en forme de constat, voir M. GAUCHET, « Changement de paradigme en sciences sociales ? », *Le Débat*, 50, mai-août 1988, pp. 165-170.

3. R. CHARTIER, « Science sociale et découpage régional. Note sur deux débats 1820-1920 », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 35, novembre, 1980, pp. 27-36.

4. E. GRENDI, « Micro-analisi e storia sociale », *Quaderni Storici*, 35, 1972, pp. 506-520.

5. R. CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, 369 p. et A. BOUREAU, R. CHARTIER, M.-É. DUCREUX, C. JOUHAUD, P. SAENGER ET C. VELAY-VALLANTIN, *Les usages de l'imprimé (XV^e-XIX^e siècles)*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1987, 446 p.

6. P. RICŒUR, *Temps et récit*, t. III, *Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, pp. 228-263.

7. W. ISER, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Pierre Mardaga Éditeur, 1985 (tr. fr. de *Der Akt des Lesens. Theorie ästhetischer Wirkung*, Munich, Wilhelm Fink, 1976).

8. D. F. MCKENZIE, *Bibliography and the Sociology of Texts : Panizzi Lectures, 1985*, Londres, The British Library, 1986, p. 20.

9. A titre d'exemple, cf. A. PETRUCCI, *La scrittura. Ideologia e rappresentazione*, Turin, Einaudi, 1986.
10. M. FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Paris, Éditions Gallimard, pp. 45-47.
11. P. RICŒUR, *Temps et récit, op. cit.*, t. III, p. 229.
12. Cette perspective doit beaucoup au travail de M. DE CERTEAU, en particulier à son livre *L'invention du quotidien*, I, *Arts de faire*, Paris, Union Générale d'Éditions, 10/18, 1980.
13. C. GINZBURG, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980 (tr. fr. de *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del'500*, Turin, Giulio Einaudi Editore, 1976) ; *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier au 18^e siècle*, présenté par Daniel ROCHE, Paris, Éditions Montalba, 1982.
14. S. FISH, *Is There a Text in This Class ? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1980, pp. 1-17.
15. R. STODDARD, « Morphology and the Book from an American Perspective », *Printing History*, 17, 1987, pp. 2-14.
16. R. CHARTIER, « Texts, Printing, Readings », *The New Cultural History*, édité avec une introduction de Lynn Hunt, Berkeley, University of California Press, 1989, pp. 154-175.
17. H. R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, pp. 21-80 (tr. fr. de *Literaturgeschichte als Provokation*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1970, pp. 144-207).
18. P. BOURDIEU, *Choses dites*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987, pp. 47-71.
19. E. DURKHEIM et M. MAUSS, « De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives », *Année sociologique*, 1903, repris dans M. MAUSS, *Œuvres*, 2, *Représentations collectives et diversité des civilisations*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969, pp. 13-89 (citation p. 83).
20. M. MAUSS, « Divisions et proportions de la sociologie », *Année sociologique*, 1927, repris dans M. MAUSS, *Œuvres complètes*, 3, *Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969, pp. 178-245 (citation p. 210).
21. A titre d'exemple, cf. C. GINZBURG, *Les batailles nocturnes. Sorcellerie et rituels agraires en Frioul, XVI^e-XVIII^e siècle*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1980 (tr. fr. de *I Benandanti. Stregoneria e culti agrari tra Cinquecento e Seicento*, Turin, Giulio Einaudi Editore, 1966).
22. A titre d'exemple, cf. L. BOLTANSKI, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1982.
23. FURETIÈRE, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français tant vieux que modernes et les termes des sciences et des arts*, corrigé par M. Basnage de Bauval et revu par M. Brutel de la Rivière, La Haye, 1727, articles *Représentation* et *Symbole* (toutes les citations de ce paragraphe sont empruntées à ces deux entrées).
24. R. E. GIESEY, *Le roi ne meurt jamais. Les obsèques royales dans la France de la Renaissance*, Paris, Éditions Flammarion, 1987, pp. 137-145, « Effigie, représentation et image » (tr. fr. de *The Royal Funeral Ceremony in Renaissance France*, Genève, Librairie Droz, 1960, pp. 85-91).
25. A. ARNAULD et P. NICOLE, *La logique ou l'art de penser*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965. Sur la théorie du signe à Port-Royal, voir l'étude fondamentale de L. MARIN, *La critique du discours. Étude sur la Logique de Port-Royal et les Pensées de Pascal*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975.
26. A. ARNAULD et P. NICOLE, *op. cit.*, Livre I, chapitre IV, pp. 52-54. Pour une discussion sur la définition du symbolique, voir la série d'articles publiés dans le *Journal of Modern History* à la suite de la parution du livre de R. DARNTON, *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History*, New York, Basic Books, 1984 (tr. fr. *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1985) : R. CHARTIER, « Texts, Symbols and Frenchness », *Journal of Modern History*, 57, 1985, pp. 682-685, R. DARNTON, « The Symbolic Element in History », *Journal of Modern History*, 58, 1986, pp. 218-234, D. LACAPRA, « Chartier, Darnton and the Great Symbol Massacre », *Journal of Modern History*, 60, 1988, pp. 95-112 et J. FERNANDEZ, « Historians Tell Tales : of Cartesian Cats and Gallic Cockfights », *Journal of Modern History*, 60, 1988, pp. 113-127.

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

27. A. ARNAUD et P. NICOLE, *op. cit.*, Livre II, chapitre xiv, pp. 156-160.
28. PASCAL, *Pensées*, 104, dans *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 1 118.
29. LA BRUYÈRE, *Les caractères*, Paris, Garnier-Flammarion, « Du mérite personnel », 27, pp. 107-108.
30. N. ELIAS, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, « Esquisse d'une théorie de la civilisation », pp. 187-324 (tr. fr. de *Über den Prozess der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen*, Bern, Verlag Francke AG, 1969, et Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1979, vol. II, « Entwurf zur einer Theorie der Zivilisation »).
31. L. W. LEVINE, *Highbrow-Lowbrow. The Emergence of Cultural Hierarchy in America*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1988, pp. 11-81.
32. M. FOUCAULT, *L'ordre du discours*, *op. cit.*, p. 54.
33. N. ELIAS, *La société de cour*, Paris, Éditions Flammarion, 1985, pp. 108-110 (tr. fr. de *Die höfische Gesellschaft. Untersuchungen zur Soziologie des Königtums und der höfischen Aristokratie mit einer Einleitung : Soziologie und Geschichtswissenschaft*, Darmstadt-Neuwied, Luchterhand, 1969).
34. R. KOSELLECK, *Le règne de la critique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979 (tr. fr. de *Kritik und Krise : eine Studie zur Pathogenese der bürgerlichen Welt*, Fribourg, Verlag Karl Albert, 1959, et Francfort, Suhrkamp, 1976).